



ABRUTIS PAR LES LIVRES.

Notre siècle se vante d'être laborieux; il montre avec orgueil tous ses travaux, l'immense étendue de chemins de fer construits, les télégraphes jetés à travers les océans, les ponts suspendus sur des espaces immenses, la masse de livres publiés, et après cela il se demande: quelle époque en a jamais fait autant. Et nous sommes naturellement portés à répondre avec la modestie qui nous distingue: jamais aucune époque n'en a fait autant.

Il y aurait beaucoup à dire sur les immenses travaux de génie dont notre siècle se vante beaucoup trop, mais il ne faut pas heurter de front des préjugés trop enracinés, et nous voulons bien admettre qu'il n'y a qu'un pont Victoria dans le monde, et que le *Great Eastern* laisse bien loin derrière lui toutes les trirèmes connues et inconnues. Mais est-ce bien là tout ce que nous avons à faire dans le monde? La terre a-t-elle été inventée pour qu'on la couvre de chemins de fer, et l'intelligence a-t-elle été donnée à l'homme exclusivement pour lui permettre de calculer ses intérêts? Nous voulons bien reconnaître tout ce qu'il peut y avoir d'avantageux, d'utile et de confortable dans les biens matériels, et les intérêts comme les capitaux sont bien dignes d'attention; seulement il faudrait toujours tâcher de ne pas leur donner le pas sur la culture de l'intelligence.

Nous avons considérablement diminué, presque aboli les distances, et c'est assurément un grand succès. On ne s'est même pas arrêté en si beau chemin et on a voulu appliquer le même système de grande vitesse aux choses de l'intelligence. C'est ici qu'on s'est trompé.

Anciennement, on entrait à l'école à six ans, pour en sortir à vingt-cinq. On n'était pas encore un savant, tant s'en faut; mais on commençait à pouvoir apprendre quelque chose. A quarante ou cinquante ans, on prenait une position dans les professions ou dans la politique. A soixante ans commençaient les succès qui duraient quelquefois vingt ou trente ans, car on vivait vieux, à cette époque. On ne se ruinait pas par les veilles, ni par la cuisine française, ni par les amers de tempérance.

Aujourd'hui tout est changé: avant vingt ans, on a terminé un cours complet d'études classiques, on prend trois ans pour une cléricature, et deux ans après on est candidat pour la Chambre des Communes. Quand on n'est pas élu, on se fait nommer greffier dans un circuit de Comté à six cents piastres par an. Quand on n'a pas ce que l'on aime...

L'éducation que l'on acquiert par tous ces systèmes perfectionnés a le plus grand des défauts: elle supprime le travail. Chaque jour on invente un nouveau perfectionnement dans les systèmes d'enseignement. Encore quelque modification, et la mécanique aura tout remplacé, on fera un enfant instruit comme on fait de la farine avec du blé. On prendra les enfants par centaines, on les jettera dans la mécanique, et ils en sortiront sachant les grammaires grecque et latine, trois livres de l'Enéide, dix pages de l'Iliade, la versification et les logarithmes. On aura un mécanisme spécial pour émousser la sensibilité chez les médecins afin qu'ils aient la main sûre et pour l'aiguiser chez les avocats pour qu'ils puissent pleurer sans trop d'effort devant le jury. Pour faire un bon journaliste, on supprimera la grammaire, mais on infusera la politique sous forme de piment; chez les fonctionnaires on coupera entièrement le nerf du travail.

Ce sera l'âge d'or: plus de travail. Déjà, on est arrivé

à des résultats qui ne sont pas à mépriser. On a du moins supprimé le travail du jugement et de l'intelligence. Il ne reste plus que la mémoire. Qu'est ce que nos maisons d'éducation, sinon d'immenses usines scientifiques dans lesquelles on jette les intelligences de notre jeunesse, pour les en voir sortir, au bout de huit ans, portant toute la trace du monde uniforme dans lequel on les a façonnés. Pendant huit ans, tous les élèves ont appris la même chose, et de la même manière, avec la seule différence de ceux qui n'ont rien appris du tout. Tous se sont habillés de la même manière, ont marché de la même manière, ont parlé de la même manière, ont pensé de la même manière, ont lu les mêmes auteurs avec le même intérêt et dans un même but d'y puiser les mêmes idées et les mêmes goûts.

On a eu pour principe—au moins en apparence—de tuer toute initiative, tout individualisme, tout esprit de discussion ou même de commentaire. On s'en tient à la mémoire. Les élèves ont pour premier devoir d'apprendre par cœur, de croire chaque mot de ce que dit l'auteur, et de ne jamais aller au delà de ce qu'il dit.

En littérature, en histoire, en philosophie, on n'enseigne pas le moins du monde à se faire une opinion à soi-même, à discuter les enseignements du livre, à se rendre compte de ce qui est écrit, et à raisonner les opinions. Ce que le livre dit ne saurait être contredit, ni discuté, ni même expliqué. La lettre doit suffire.

La mémoire gagne beaucoup sans doute à ce système, mais la mémoire ne fait pas le bonheur, ni même le succès. Parce qu'on saura par cœur un cours de Belles-Lettres quelconque, on ne sera pas un littérateur, et tous ceux qui ont appris le plaidoyer *Pro Milone* ne doivent pas se croire avocats d'emblée.

Le jugement est autrement important à développer. C'est pourquoi il faudrait le prendre jeune. C'est le jugement qui donne la conviction, le travail, l'énergie, le courage moral, la confiance dans le succès. Les opinions prises dans les livres courent grand risque de disparaître avec la mémoire du texte, tandis qu'une conviction qui résulte de la seule méditation pousse des racines qui résistent à de vigoureuses tempêtes.

L'enfant a qui on aura appris, dans sa jeunesse, à se rendre compte de tout ce qu'il voit, entend ou apprend, ne se laissera pas aveugler plus tard, par ces théories voyantes, mais percées à jour, qui n'ont que trop de cours dans notre siècle, et auquel un grand nombre ajoute foi simplement parce qu'elles sont dans les livres.

C'est vrai qu'on a tellement perfectionné les méthodes d'enseignement, on a tellement diminué le volume des manuels que les élèves peuvent aujourd'hui apprendre toutes les sciences possibles et impossibles et peuvent discourir de *omni re scibili et quæbusdam aliis*, en peu d'années; seulement ils ne savent rien. C'est la méthode du français appris en douze leçons, et sans maître. On apprend les leçons dans une semaine, mais il faut deux ans de pratique avant de pouvoir lire un journal. Suivant le même principe, ou plutôt la même pratique, on apprend très-aisément à pianoter, mais on n'arrive jamais à croire que le *Stabat* de Rossini est supérieur à *Tais-toi, mon cœur*. En fait de dessin—quand on apprend le dessin,—on peut quelquefois copier une gravure; mais jamais on ne sera capable de faire un croquis quelconque d'après nature.

On a appris ce qu'il y avait de facile à apprendre dans

chaque branche, sans se demander si ces connaissances pouvaient être utiles ou non. On veut tout simplement pouvoir dire qu'on a appris le dessin, ou la musique, ou l'histoire, ou je ne sais quoi encore. Cette parade de la science a tellement fait de progrès qu'on a dû écrire des traités spéciaux qu'on intitule flatteusement: *Logique des Demoiselles, Rhétorique des Demoiselles, Géologie des Demoiselles*, etc. Et quand on a appris par cœur chaque page de ces manuels, on croit qu'on n'a plus rien à appréhender. Il est de fait qu'on n'a jamais dit aux élèves qu'ils pouvaient apprendre autre chose.

C'est par là qu'on obtient *des forts en thème*, mais ce n'est pas le thème qui fait le bonheur, ni même le succès. Le thème a du bon, sans doute, mais celui qui le réussit le mieux ne fait le plus souvent qu'un *fruit sec*. En supposant que tous ces systèmes perfectionnés auraient le résultat qu'on leur assigne, en supposant qu'ils rendraient savant, croit-on qu'ils mériteraient plus de considération? Au contraire, et pour une raison bien simple: ils suppriment le travail, c'est un mal; ils suppriment le jugement, ce qui est un plus grand mal; ils suppriment l'initiative individuelle, ce qui est un très-grand mal. C'est le travail qui sauve; sans lui, pas de succès. Prenez un talent hors ligne, et faites-le passer par la filière des systèmes perfectionnés, vous aurez un petit prodige, qui, à douze ans, pourra vous dire l'âge de tous les Pharaons et qui récitera sans broncher toutes les fables de La Fontaine; mais à vingt ans, il aura oublié le texte des fables, y compris la morale, et il s'apercevra que l'intimité des Pharaons ne représente qu'une pauvre protection dans le monde.

Il faut que les facultés de l'enfant soient exercées, qu'elles soient habituées au travail: la mémoire dans une certaine mesure, sans doute, mais surtout le jugement, l'esprit de raisonnement, d'inquisivité, comme disent les phrénologistes.

Les enfants doivent travailler autant pour le travail lui-même que pour le profit actuel qu'ils en retirent; il faut que le travail—nous parlons du travail intellectuel—le désir d'apprendre, la tendance à juger de ce qu'ils voient, lisent ou entendent, passe dans leurs habitudes; c'est là la clef de tout progrès.

Tout le monde accuse les cultivateurs d'être routiniers, et cette accusation n'est que trop méritée. Mais par malheur, tout le monde est routinier, tout le monde accepte les habitudes, les pratiques, les faits présents, sans en examiner la raison ou la cause. J'ai connu des avocats de dix ans de pratique qui ne pouvaient pas dire pourquoi on suivait dans cette province, la *Coutume de Paris* au lieu de la *Coutume d'Orléans* ou de *Normandie*. J'ai vu des marchands qui pendant quarante ans, avaient payé des Commissions en Angleterre pour se procurer des articles qu'ils auraient eu à 10 par cent meilleur marché, en s'adressant directement aux producteurs. Et en politique l'expression d'Alphonse Karr sera toujours juste; plus ça change, plus c'est la même chose.

Eh bien, cette routine provient du manque d'initiative général parmi notre population, et s'il n'y a pas d'initiative, c'est parce que dans l'esprit des enfants, on a tué l'esprit d'examen, de discussion, de travail. Dans le monde ils continuent les traditions de l'école. Ils acceptent comme première règle de conduite, la conduite de leurs devanciers.

Un autre grand défaut de cette éducation par le livre.